

NOTE DE LECTURE par Gorana Bulat-Manenti, la clinique lacanienne n°11, 2007
Critique de la jouissance comme une,
Leçons de psychanalyse
De Marc-Léopold Lévy
érès 2003

54 Voici un livre qui rappelle les périls d'une illusion, celle de « la jouissance comme une » et qui, comme toutes les illusions, est dangereuse, car « la division constitue le sujet et toute tentative de totalitarisation l'assassine ». Pour Marc-Léopold Lévy, l'objet de la psychanalyse n'est pas tellement l'inconscient, mais la jouissance. L'inconscient n'en serait que la condition principale et la langue, elle, l'agent. Pour l'auteur, poser la jouissance à la place de l'objet de la psychanalyse serait la seule possibilité pour elle d'accéder au statut de la science, « à la dignité de la science ». Ce souci de donner une noble place à la psychanalyse fait de cet ouvrage un livre qui permet au lecteur de s'éloigner des obscurantismes qui la voudraient mystique ou religion. En affirmant dès le départ le souhait de Freud et de Lacan d'une science qui prendrait en compte le sujet divisé par son désir, l'auteur définit son opposition au dogmatisme ambiant qui sacrifie le désir du sujet en le réduisant à la langue de bois, une jouissance mortifère très actuelle. Il soutient que la psychanalyse est à réinventer avec chaque nouvelle pratique, pratique du paradoxe même de cette jouissance : soit elle se dérobe au sujet, soit elle le ruine ! « Entre le réel et la représentation, comme entre le conscient et l'inconscient, il n'y a que des formations de compromis observables et parfois analysables. Le sujet n'est que dans le mouvement par lequel il s'en écarte ou s'en rapproche, au risque d'en jouir » (p. 32).

55 La découverte freudienne, bien que rationnelle, défie les règles de la logique classique, ce qui constitue une de ses contradictions. La désobéissance de la logique de l'inconscient aux règles de la logique aristotélicienne n'empêche pas que ses lois puissent être déchiffrées : comme Freud l'établit déjà, à partir d'une expérience réglée certaines constantes peuvent être observées, « à la manière d'une science ». Même si l'auteur ne revendique pas un statut de science « classique » pour la psychanalyse, il rappelle le chemin que Freud et Lacan rêvaient pour cette jeune discipline. Car, dès le début de son livre, Marc-Léopold Lévy soutient que la psychanalyse est la seule thérapeutique qui n'a pas pour objectif de dénier ou de réparer la division du sujet. Par contre, elle est la seule à prendre en considération le désir refoulé, la sexualité et le rapport du sujet en question à la castration.

56 La première partie du livre, intitulée « Fondements », résulte d'une lecture de Freud et de Lacan, et autorise une approche plus ajustée de leurs concepts. C'est l'occasion pour Marc-Léopold Lévy de donner aussi son point de vue, singulier, qui insuffle ainsi un nouveau sujet désirant aux élaborations existantes bien connues. De nombreuses idées travaillées dans cette partie du livre questionnent et appellent au débat. Lorsqu'il s'agit, par exemple, de la sublimation l'auteur distingue plusieurs possibilités en rapport au type de jouissance engagée et à la place du désir du sujet. Car, selon l'auteur, la sublimation peut être aussi la

réponse du sujet à une injonction terrible et absolument pathologique. Sublimer dans son désir nécessite de travailler deux sortes de jouissances : la jouissance dans laquelle on se reconnaît, que l'on valorise et articulée à ce que l'auteur appelle « le point de savoir » (il existe toujours une approximation du réel traumatique qui fait le savoir propre à chaque structure) et une autre jouissance, celle dont on ne veut pas, celle à laquelle on ne croyait pas avoir participé parce que on la prêtait à l'autre, à la femme, au juif, au Noir... C'est cette jouissance-là qui est constitutive du sujet et qui lui fait horreur. « Elle est aussi à ce à quoi le sujet se refuse de prendre part et qui se transforme alors en symptôme, inhibition, angoisse » (p. 56).

57 Même s'il traite des lieux pas mal explorés de la théorie psychanalytique, Marc-Léopold Lévy réussit à apporter des hypothèses d'un éclairage nouveau, en avançant la lecture des théories décisives de la psychanalyse, telle la place du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Il nous rappelle, par exemple, l'importance de la question du symbole. Dans le travail d'une cure, le symbole, singulier et universel, tient une place essentielle. Devant l'angoisse de castration, lors du refoulement primaire, le phallus, le seul véritable symbole de la différence sexuelle, le point zéro du symbolique, est refoulé avec sa signification première, nous laissant à jamais nostalgiques de cette complétude mythique. Un chapitre entier de ce livre, inspiré de références bibliques et judaïques (nous saurons pourquoi Sarah s'est coupée les cheveux) s'intitule « Du paradis perdu ». Il est consacré à la question d'une jouissance perdue à jamais. « Lors de la première adresse langagière vers l'enfant, l'organisme reçoit cette parole comme une perte. Dans un temps non vectoriel, puisque il n'y a pas encore de surface psychique où l'adresse peut s'inscrire, quelque chose tombe. L'organisme subit quelque chose et de subir, jouit. »

58 À la question pourquoi le sujet vient voir un psychanalyste M.-L. Lévy répond que la psychanalyse elle-même est investie d'une plus value déjà transférentielle : les sujets venant voir un analyste lui supposent un savoir sur la jouissance. Celui-ci devrait donc savoir la rendre possible. Or, « l'analyste n'est pas celui qui reconnaît votre sens, mais vous restitue votre signification. » écrit M.-L. Lévy... « L'analyste sait bien que ce qui est en cause n'est pas un *manque*, mais un *excès* de jouissance. » D'une part, son acte va agir sur la jouissance identificatoire afin de lui retirer l'appui du sens commun qui la légitime, et d'autre part il va donner au patient la possibilité de saisir une jouissance qui, sans la présence et l'acte analytique, resterait méconnue. L'analyste critique ainsi une jouissance, non au nom d'une autre qui serait la bonne, celle du maître ou des maîtres, mais au nom de celle qui met en acte le désir du patient. « Renverser la vapeur, reconnaître la valeur du désir des signifiants qui passaient directement dans l'agir : être satisfaisant pour l'autre, c'était peut être ce que l'Autre lui demandait, mais c'était en tout cas son désir à lui. » Restituer la place du sujet dans un désir qu'il ne reconnaissait pas comme sien, voilà la tâche d'un travail pas toujours confortable.

59 Alors même que les méthodes du psychanalyste ne peuvent pas être assimilées au soin, la psychanalyse guérit ! Elle guérit le patient de ses illusions car l'analyste a fait de sa propre analyse

l'expérience que l'objet qu'il représente n'a pas d'autre existence que du semblant. Selon M.-L. Lévy la théorie analytique intervient en tiers et préserve l'analyste d'une jouissance excessive. L'auteur avance que la fonction de la théorie fait de la psychanalyse une théorie critique, en tant qu'elle est nosographie et non classification. La théorie révèle la face du savoir de ce qui était désigné comme trauma. C'est pour ça qu'elle constitue une ouverture à la diversité.

60 Quant à la névrose, l'auteur la définit comme une croyance : « Le sujet croit qu'il devrait être ou avoir le phallus, à la façon dont ses parents le lui ont désigné. S'il réussissait à les combler il récupérerait intégralement son être. Il conçoit ses symptômes comme ce qui l'empêche de réaliser cet objectif et situe leur origine dans les insuffisances de ses parents ou dans la fatalité... » « Le lieu du symptôme est celui où le névrosé se soustrait à la loi commune de la castration », cependant, « le véritable traumatisme n'est pas l'accident qui l'a empêché d'être conforme, mais le trauma humanisant qui interdit l'inceste sous toutes ses formes. Seulement se situant lui-même au lieu où ses parents croyaient échapper à la castration, il fait couple avec eux pour l'ignorer » (p. 41).

61 La psychanalyse a une éthique, celle de critiquer la jouissance incestueuse qui constitue une impasse, un enfermement, un repli où le *pâtir* ne peut se convertir en *agir*. Et si la psychanalyse critique cette jouissance incestueuse, c'est au nom d'une autre jouissance déniée par le sujet, et à laquelle il faut qu'il accède, ce qui devient possible grâce au transfert. À la question : « Qu'est-ce qui fait Loi pour la psychanalyse ? », M.-L. Lévy répond : « Ce qu'il faut savoir. C'est-à-dire : ce dont il faut se résoudre à tenir compte pour que la vie continue, pour soi et si possible pour les autres. La Loi est ce qui faut soutenir pour satisfaire aux modalités de transmission, sans laquelle une société tend vers la mort » (p. 46).

L'interprétation dans l'analyse n'est pas une traduction, mais une coupure dans la jouissance, car il s'agit de dessaisir le patient de sa croyance dans le sens large du terme. Et l'auteur rappelle que dans *Le malaise dans la civilisation*, la visée de la psychanalyse freudienne n'est pas uniquement de réduire les symptômes pénibles, son projet étant tout autre : l'éthique du sujet va-t-elle pouvoir gagner sur les forces de mort ?

62 La deuxième partie de l'ouvrage qui porte le titre « Leçons de choses », propose un recentrement de l'objet de la métapsychologie : l'inconscient n'est pas un « être ». Ce n'est pas un étant. Il est une modalité, un qualificatif – et on peut être sujet d'une modalité.

63 « Lorsqu'on parle de déployer l'inconscient, il s'agit en fait de déployer la *jouissance inconsciente* dans ce qu'elle fait au sujet, dans la façon dont il est pris dedans ». Ce recentrement a des conséquences cliniques : il n'y a pas de nosographie à établir à partir de la clinique, mais seulement une casuistique. C'est en fonction de rapport de chacun à la jouissance ce qu'on peut appeler la structure « le sinthome », et ce que seront les modes d'intervention du psychanalyste, la façon pertinente de conduire la cure » (p. 72).

64 Le dernier chapitre « Portrait d'analyste saisi par son acte » interroge le désir d'analyste. Si la psychanalyse relève d'une violence homéopathique, « à minima » et que dans la cure il s'agit bien « d'un

petit théâtre de violence », c'est parce que le sujet en analyse se trouve avoir subi des traumatismes qui l'organiseront en tant que sujet et qu'il n'a pu intégrer, car c'était irrecevable pour le moi naissant, parce qu'il n'y avait pas de surface psychique où elle puisse s'inscrire, ou, si cette surface était là, elle était coupée de l'affect qui résultait de la violence. Le psychanalyste doit établir la connexion et si nécessaire produire cette surface, ce qui est aussi une violence. Et si dans la cure l'analyste ne s'autorise que de lui-même, écrit Marc-Léopold Lévy, ce n'est certainement pas par caprice ou par fatuité.

65 « Ce dont il s'autorise, ce qui est consubstantiel à la structuration de son désir, c'est la prise en compte radicale d'une connaissance, une connaissance résultant d'un trauma spécifique qui l'empêche de se prendre pour le destinataire de l'adresse dont il est l'objet. » La proximité du discours analytique avec le discours du Maître, son envers immédiat, le voisinage d'une jouissance qui serait celle de la perversion sont relevés par M.-L. Lévy à titre d'avertissement : pour tenir sa place correctement l'analyste doit constamment veiller à ne pas se laisser figer dans le discours du Maître et renoncer à la tentation de la glissade facile vers une jouissance qui risque d'instrumentaliser son patient. La place où le sujet doit advenir est si fragile !